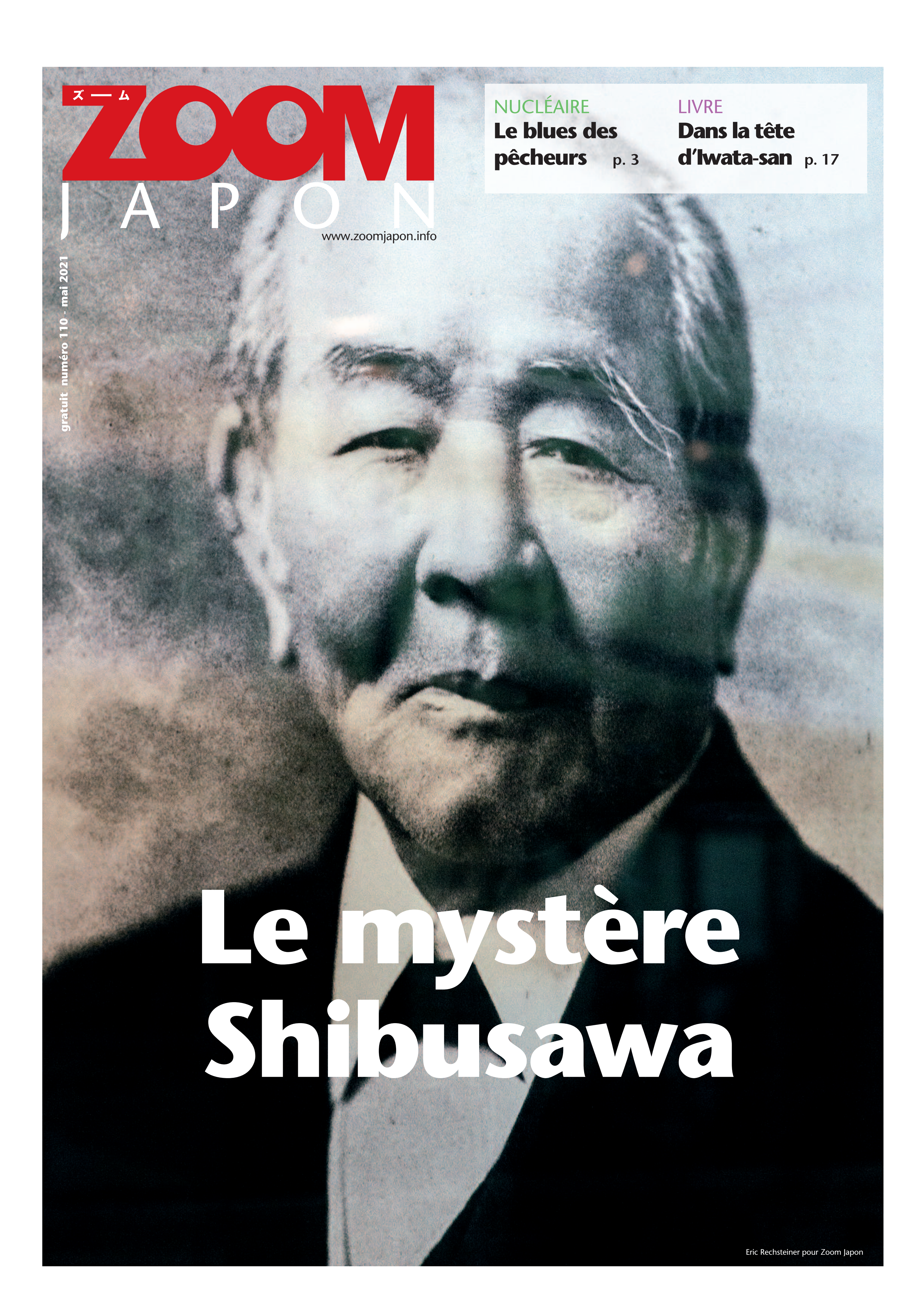


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Passé et futur



Peu connu en France, mais aussi au Japon jusqu'à ce que le gouvernement décide de choisir son effigie pour orner le prochain billet de 10 000 yens, SHIBUSAWA Eiichi est pourtant l'un des personnages clés de la modernisation du Japon à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Le succès du feuilleton au long cours le concernant que la NHK a commencé à diffuser fin février nous a amenés à nous pencher sur son destin et son rôle. Comme vous le savez, la crise sanitaire pèse sur de nombreuses activités dont la nôtre. Aussi nous nous sommes dit qu'un visionnaire comme SHIBUSAWA serait aussi un thème intéressant pour tenter de nous projeter avec votre soutien vers l'avenir.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

16,1 % Tel est le bond enregistré par les exportations japonaises en mars. Toutefois, ce chiffre doit être nuancé dans la mesure où il est essentiellement lié à un effet de comparaison favorable, le commerce international ayant été laminé au printemps 2020 par la pandémie. Reste que la reprise en Chine et le plan Biden constituent des éléments encourageants pour le commerce extérieur nippon.

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Tôkyô, arrondissement de Meguro



© Eric Rechsteiner

Dans un contexte sanitaire compliqué où les autorités de plusieurs grands centres urbains ont multiplié les mesures pour tenter de limiter la propagation de la pandémie de la Covid-19, les Japonais n'ont pas tous voulu renoncer au plaisir d'admirer les cerisiers en fleurs. Loin des grands parcs de la capitale comme Ueno ou Yoyogi qui ont été interdits à ce type de rassemblements, certains Tokyoites se sont rabattus sur des espaces plus réduits comme ce petit parc situé dans l'arrondissement de Meguro, au sud de la ville.

FUKUSHIMA Rejet de l'eau contaminée

Passant outre les oppositions, le gouvernement a opté pour le rejet dans l'océan Pacifique de l'eau contaminée issue du refroidissement des réacteurs de la centrale nucléaire Fukushima Daiichi, qui ont subi une fusion des cœurs après le séisme et le tsunami de mars 2011. Le déversement devrait commencer dans deux ans, une fois obtenu l'aval de l'Autorité de régulation du nucléaire.

DÉFENSE La mobilité au cœur de la stratégie

Le Japon réactive des unités militaires restées en sommeil depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Face à la montée en puissance de l'armée chinoise et à la diplomatie de plus en plus agressive de Pékin, le gouvernement a relancé des brigades amphibies de déploiement rapide. Derrière ce nom technique se cachent des troupes spécialisées dans la capture et la défense d'îles isolées comme les îles Senkaku.

CRISE A Fukushima, le blues des pêcheurs

La décision de Tôkyô d'autoriser le rejet de l'eau contaminée dans l'océan Pacifique ruine des années d'efforts.

Il est 7 h 30 quand le Seikômaru apparaît dans la baie de Hisanohama après une nuit passée en mer. En japonais, son nom signifie "pur bonheur". Un nom bien choisi pour ce chalutier de 47 tonnes qui échappa miraculeusement au tsunami géant qui déferla sur la côte du Tôhoku le 11 mars 2011. *"J'étais en mer avec mon équipage, nous avons navigué vers le large pendant que chacun priait pour que sa famille ait pu se mettre à l'abri à temps, ce n'est qu'au bout de deux jours que nous avons pu remettre pied à terre",* raconte son capitaine YOSHIDA Hisashi, en larguant les amarres. La vague de huit mètres fit plusieurs kilomètres, ravageant le village de Hisanohama et emportant 69 âmes. Mais le pire était à venir pour cette bourgade de pêche située à trente kilomètres au sud de la centrale nucléaire de Fukushima Dai-ichi. Détérioré par la catastrophe, le circuit électrique de la centrale est tombé en panne et a entraîné la fusion de trois réacteurs. La plus vaste opération de refroidissement de réacteurs de l'histoire a alors commencé. Dix ans plus tard, 1,4 million de tonnes d'eau de mer contenant diverses substances radioactives sont stockées dans 977 citernes sur le site. En 2019, l'opérateur Tepco (Tokyo Electric Power Co.) en charge de la centrale a annoncé que les capacités de stockage sur le site nucléaire seraient atteintes d'ici 2022 et que l'eau contaminée serait déversée dans l'océan Pacifique avant cette date. Une décision qui anéantit dix ans d'effort pour sortir du marasme des produits labellisés "Fukushima".

Sur la jetée, l'équipage du Seikômaru décharge une cargaison de plus de trois cents kilogrammes de calamars, lottes et soles qui sont transportés



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Le Seikômaru rentre au port de Hisanohama après une nuit de pêche expérimentale.



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon



Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon

Le laboratoire d'Onahama analyse quatre fois par semaine un échantillonnage de chaque pêche.

dans des sauts sous les auvents du marché. Le capitaine YOSHIDA observe du ponton le brouhaha des chariots qui vont et viennent. *"La plupart des jeunes que vous voyez ici sont des travailleurs à temps partiel"*, explique-t-il. La filière halieutique déjà mise à mal par un vieillissement de sa population peine à embaucher de nouvelles recrues depuis l'accident nucléaire : les poissons de Fukushima ne se vendent pas. *"Trois membres de mon équipage ont arrêté ces dernières années. Même avec l'argent des indemnités, j'ai du mal à trouver des jeunes, de surcroît qualifiés"*. D'autres petits chalutiers arrivent après une longue nuit passée en mer. Ici la pêche s'est toujours pratiquée la nuit, mais depuis la fusion des trois réacteurs, elle a pris le nom de *"pêche expérimentale"*. *"La première année, on pêchait des déchets du tsunami, ensuite des échantillons de laboratoire"*, résume le patron pêcheur. Le septuagénaire n'a jamais déserté son bateau depuis dix ans, mais avoue qu'il est fatigué. *"Dix ans que nous faisons des tests de césium (134 et 137) sur toutes les espèces de poissons sans pratiquement pouvoir les vendre. Même si les tests sont négatifs, la pêche expérimentale est pour le consommateur synonyme de risques."* Analysées plusieurs fois par semaine dans les laboratoires de contrôle de la radioactivité de Fukushima, deux cents espèces de poissons ont montré en 2019 des taux de césium inférieurs à 13 Bq (becquerel)/kg, soit 87 fois moins que le seuil national de radioactivité des aliments fixé à 100 Bq /kg. Puis, il y a eu l'annonce de Tepco concernant le rejet massif d'eau contaminée dans l'océan. *"Les responsables sont venus nous expliquer que l'eau contaminée diluée dans l'eau de mer ne présenterait pas de danger. On leur a dit que si c'était le cas ils pouvaient la rejeter à Tôkyô ou Ôsaka !"* s'emporte-t-il. Car pour les pêcheurs, le problème réside dans l'image désastreuse qu'amène la centrale de Fukushima Daiichi sur leurs produits. *"Le METI (ministère de l'Economie, du Commerce et de l'Industrie) et Tepco ont fait une réunion l'an dernier et tous les pêcheurs se sont opposés à ce projet. Ensuite plus rien, nous sommes tenus au courant par les journaux !"* renchérit NIITSUMA Takehiko, un autre pêcheur de soixante ans. Il montre le journal local qui rapporte la récente visite du Premier ministre SUGA Yoshihide dans la préfecture pour faire un tour d'horizon de l'avancée de la Reconstruction à la veille du passage dans l'ex-zone interdite du relais olympique avant les jeux de

Tôkyô. Il a déclaré à propos du rejet de l'eau contaminée que c'est une *"décision qui ne devrait pas être repoussée dans le temps"*. L'opposition massive des pêcheurs n'empêchera probablement pas la décision des autorités. *"Même si nous manifestons, nous n'avons plus aucun poids !"* regrette le capitaine YOSHIDA. La filière halieutique à Fukushima n'enregistre que 17 % de ses bénéfices d'il y a dix ans. *"Le gouvernement nous dédommage à hauteur de ces pertes, mais ce n'est pas un avenir pour notre métier. La mer est notre vie. Tout ce que nous voulons, c'est récupérer cette vie"*, ajoute-t-il. La proximité du complexe nucléaire dont le démantèlement est prévu dans trente ans continue d'être une malédiction pour les pêcheurs. *"Il y a deux semaines, on a pêché une perche de mer contaminée à 500 Bq/kg, soit cinq fois plus que la limite autorisée. Cela nous a fait un choc terrible car cette espèce avait été contrôlée et autorisée à la distribution il y a deux ans. Je pense personnellement qu'il faut prendre non pas un, mais plusieurs poissons par espèces pour augmenter la quantité d'échantillonnage. Mais sincèrement, je ne sais pas si ces efforts changeront quoique ce soit aux yeux du consommateur qui entend le nom de Fukushima. Les préfectures voisines de Miyagi ou Ibaraki ont réussi à redresser leurs bénéfices. Pourtant leurs poissons ne sont pas contrôlés, est-ce une situation juste ?"* questionne NIITSUMA Takehiko.

Sur le port d'Onahama, à 27 km au sud de Hisanohama, le laboratoire de contrôle de la radioactivité de la JF, qui regroupe toutes les fédérations de pêche de Fukushima, est chargé d'analyser l'échantillonnage de chaque pêche expérimentale. *"Le bâtiment a été entièrement refait il y a cinq ans pour accueillir une équipe de spécialistes. Le césium se dépose dans la chair donc il faut d'abord découper un petit morceau de chaque espèce avant de l'analyser. C'est un travail très minutieux"*, explique NAKANO Satoshi qui dirige le laboratoire. Depuis dix ans, les machines utilisées ont incroyablement progressé. *"Nous pouvons avoir des résultats sur la teneur en césium de chaque poisson en quelques minutes alors qu'avant il fallait presque une journée entière auparavant"*, se rappelle-t-il. Formé par un professeur d'université après l'accident nucléaire, il a fait de la radioactivité sa spécialité pour tenter de redresser la filière halieutique de Fukushima. *"Nous savons beaucoup de choses maintenant, par exemple que les poissons qui absorbent le plus de rayons ionisants sont des espèces plutôt sédentaires ou omnivores, à l'exception du poulpe. Les coquillages contrairement à ce qu'on pourrait penser absorbent très peu de césium"*, commente-t-il à travers la vitre de son laboratoire. *"Nous gardons une température moyenne dans le laboratoire et interdisons l'entrée des personnes pour éviter tout flux de radioactivité dans l'air"*, ajoute-t-il. Ces règles strictes d'hygiène sont pour lui la garantie de produits halieutiques sains. *"Si vous voulez mon avis, les poissons de Fukushima sont les plus sûrs de toute la côte du Tôhoku. Nous appliquons un seuil maximal de 50 bq/kg, soit la moitié du seuil national de 100 bq/kg avant de distribuer nos produits. Je suis plutôt inquiet pour les autres préfectures y compris Tôkyô. Est-ce que leur poisson est sain ? Nous sommes tous à proximité de la centrale nucléaire"*. Le laboratoire jouxte le hall à la criée, où viennent les distributeurs de la région. Depuis deux ans, la quasi-totalité des espèces ont été remises sur le marché. *"Le circuit de distribution de nos produits a été réactivé, mais reste figé à cause de la peur des consommateurs. Au marché de Tôkyô, nos poissons sont laissés pour compte, ou achetés au dernier moment au plus bas prix. C'est vraiment une situation terrible"*, regrette le directeur du laboratoire. Dix ans après, la gestion catastrophique de la crise nucléaire par le gouvernement a engendré un rejet des Japonais pour tout ce qui provient de Fukushima. *"Les pêcheurs n'ont pas d'autres choix que de continuer à faire des tests sur les poissons pour regagner la confiance du consommateur, même si cela prend encore des décennies"*, conclut NAKANO Satoshi.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



NIITSUMA Takehiko ne cache pas son opposition au rejet d'eau contaminée dans l'océan Pacifique.

Alissa Descotes-Toyosaki pour Zoom Japon



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

En attendant d'être sur les nouveaux billets de 10 000 yens, l'entrepreneur japonais figure sur des boîtes de curry.

Shibusawa, héros moderne

Personnage essentiel de l'histoire moderne du pays, le père du capitalisme nippon est aujourd'hui célébré.

Il est fort probable que vous n'ayez jamais entendu parler de SHIBUSAWA Eiichi. Eh bien, ne vous inquiétez pas car jusqu'à cette année, même au Japon, seules quelques personnes bien informées savaient exactement qui il était et pourquoi la Banque du Japon a décidé de mettre son effigie sur les nouveaux billets de 10 000 yens qui devraient être mis en circulation en 2024. Et pourtant, ses statues sont partout, y compris une dans un coin du quartier financier de Kabutochô à Tôkyô, une autre dans le plus grand établissement d'aide sociale du Japon et aussi sur les campus des meilleures écoles de commerce du pays. Car voyez-vous, SHIBUSAWA est considéré comme le père du capitalisme japonais et l'homme qui, plus que quiconque, a contribué à moderniser l'économie du pays.

L'une des raisons de la présence diffuse mais invisible de ce personnage dans la culture locale est que, contrairement à des magnats plus connus comme MORITA Akio de Sony ou MATSUSHITA Kônosuke de Panasonic, il n'a créé aucun *zaibatsu*, ces puissants conglomérats industriels et financiers, ni aucune entreprise de renommée internationale. Pourtant, entre les années 1870 et 1916, date à laquelle il a eu 76 ans et s'est retiré de la vie active, sa main était partout puisqu'il a participé à la création et à la gestion de près de quatre cents entreprises. Comme l'a souligné le consultant en gestion et auteur Peter Drucker, SHIBUSAWA et IWASAKI Yatarô, le fondateur de Mitsubishi, sont sans doute plus importants que Rothschild, Morgan, Krupp et Rockefeller. *"A eux deux, ces hommes ont fondé quelque chose comme deux tiers des entreprises japonaises dans le domaine de la fabrication et des transports. Aucun autre homme, dans aucune économie, n'a eu un impact similaire"*, rappelle-t-il.

Né dans une famille d'agriculteurs dans ce qui allait devenir la préfecture de Saitama, juste au nord de Tôkyô (voir pp.12-14), il a utilisé ses connaissances et ses compétences pour rejoindre d'abord la classe des samouraïs avant de devenir un fonctionnaire du gouvernement et finalement un homme d'affaires extrêmement prospère et l'un des plus gros actionnaires du Japon. Sa première action importante, alors qu'il travaillait encore pour le gouvernement, a été de jouer un rôle important dans la création, en 1873, de la First National Bank en collaboration avec le groupe Mitsui. Cette institution a été la première banque et la première société par actions à être fondée au Japon. Initialement habilitée à émettre des billets de banque, elle a été remplacée dans

cette fonction par la Banque du Japon en 1883. Alors que le groupe Mitsui tentait d'acquérir un rôle dominant dans la gestion de la banque, SHIBUSAWA Eiichi pensait qu'une telle organisation devait être financée par un grand nombre d'actionnaires et contrôlée par des mécanismes de gestion modernes. Finalement, il en est devenu le président ; la banque s'est progressivement transformée en une institution commerciale et a continué à étendre son réseau de succursales au Japon et en Corée. Elle existe toujours aujourd'hui et s'appelle désormais Mizuho Bank.

En devenant banquier, il découvre qu'il n'y a pas assez d'entreprises à qui prêter de l'argent. Il se met donc à créer des sociétés les unes après les autres. Parmi elles, il crée une entreprise de fabrication de papier en 1873, puis il fonde Tokyo Gas, Tokyo Railway (qui reprend la ligne Tôkyô-Yokohama gérée par le gouvernement), une usine de briques, Tokyo Marine Insurance et, en 1881, la Japan Railway.

Dès le début, il est particulièrement actif dans le domaine des transports terrestres. En voyageant en train à travers l'Europe en 1867-68, il s'était rendu compte, comme il l'a écrit dans son journal, qu'une nation *"ne peut pas avancer et se développer si elle ne dispose pas de moyens de transport commodes."* En conséquence, bon nombre des entreprises qu'il a contribué à lancer (chemins de fer, ports, mines, etc.) ont servi d'infrastructures à l'économie moderne du Japon qui était alors en pleine expansion. Un pourcentage très élevé d'entre elles était également des entreprises d'un genre entièrement nouveau, fondées sur les connaissances et les technologies occidentales.

SHIBUSAWA Eiichi était particulièrement doué pour faire avancer les choses grâce à ce que le biographe SHIMADA Masakazu (voir pp. 8-9) a appelé sa *"touche humaine"*: son approche pratique des affaires et sa capacité à établir des relations de confiance avec différents partenaires. Un coup d'œil à son agenda, par exemple, montre qu'il se rendait tous les jours à la First National Bank et qu'il faisait fréquemment le tour de divers endroits, à la fois pour rencontrer des politiciens et des bureaucrates et pour visiter les bureaux d'autres entreprises, ce qui n'est pas surprenant puisqu'au sommet de sa carrière, il était directeur ou président d'une trentaine de sociétés. Il demandait également aux directeurs des entreprises qui lui étaient associées de présenter des rapports quotidiens à son bureau, stratégiquement situé en face de la First National Bank. Même lorsqu'il n'était pas le personnage central lors du lancement des entreprises, il acceptait souvent la tâche ingrate et délicate de gérer les nombreux problèmes qui se posaient naturellement lors des premières étapes ou en période de récession. À cette époque, les actionnaires jouissaient d'une plus grande autorité qu'aujourd'hui, il était donc nécessaire d'aplanir les divergences et de mettre tout le monde d'accord sur les décisions importantes.

Sous le shogunat des TOKUGAWA, la classe marchande traditionnelle occupait le rang le plus bas de la société et, bien que de plus en plus prospère, elle souffrait de l'ingérence de la classe des samouraïs. Cette situation peu idéale a persisté au début de la période Meiji (1868-1912) car la bureaucratie, composée en grande partie d'anciens guerriers, avait une approche autoritaire des relations avec le monde des affaires. Pour éviter ces problèmes, SHIBUSAWA Eiichi a jeté les bases d'un système économique moderne qui serait libre de toute interférence gouvernementale et basé sur les capacités de gestion.

L'éducation pratique était au cœur de ses préoccupations. Il a soutenu la création d'écoles de commerce dans tout le pays et a mis sur pied ce qui est devenu par la suite l'université Hitotsubashi, aujourd'hui considérée comme la meilleure institution universitaire japonaise liée à l'économie. Il n'a cessé de plaider pour l'élévation du statut du commerce et de l'industrie, affirmant que les personnes engagées dans ces domaines méritaient le même statut que les fonctionnaires du gouvernement. En effet, il pensait qu'il ne pouvait y avoir de développement que si la réussite dans les affaires conduisait à une reconnaissance sociale. *"Je voudrais que ce pays soit prospère,* écrivait-il, *avec le commerce comme activité principale, la politique et l'armée venant le soutenir."*

Peter Drucker écrit que, pendant près de cinquante ans, SHIBUSAWA Eiichi *"a agi comme un 'centre de développement du management' officieux et non rémunéré. Il a conseillé et guidé des centaines de jeunes fonctionnaires, hommes d'affaires et cadres. Il était infatigable dans l'organisation de programmes de formation et de clubs de gestion, mettant en place toutes sortes de cours, de séminaires et de groupes de discussion."*


Il a toujours été en faveur de la justice sociale.

Alors que d'autres entrepreneurs ne se souciaient que de leurs propres intérêts – souvent au détriment d'autres entreprises – il voulait que l'ensemble du système se développe de manière organique. Par exemple, il s'est efforcé d'éduquer les personnes impliquées dans la banque en créant une organisation qui est finalement devenue l'Association des banquiers de Tôkyô. Il était également directeur de la Chambre de Tôkyô, précurseur de l'actuelle Chambre de commerce et d'industrie du Japon, par l'intermédiaire de laquelle il a organisé l'infrastructure de la ville, à savoir les routes, les ponts, les égouts et les conduites de gaz, et a ensuite créé l'École de commerce de Tôkyô pour former de nouveaux cadres moyens.

Si ses réalisations étaient assez extraordinaires, ce qui le distinguait vraiment des autres grands capitalistes, c'était ses principes moraux. Selon l'économiste TSUCHIYA Takao, SHIBUSAWA Eiichi était un *"leader à l'esprit noble et désintéressé qui épousait la morale et l'éthique économiques".* Il est bien connu que ses actions étaient fondées sur les valeurs séculaires du confucianisme. Il a même écrit un livre influent, *Rongo to Soroban* [Les Analectes et le Boulier], dans lequel il défendait la nécessité de la morale en économie.

Il était particulièrement sensible à la création d'une société juste où le capital et le travail pourraient trouver un terrain d'entente et où les pauvres ne seraient pas négligés. *"Il faut être conscient que son succès, en partie, doit quelque chose à la société",* disait-il. *"Si l'on prend toujours l'initiative et que l'on s'engage en faveur de l'aide sociale et des entreprises publiques, la société deviendra de plus en plus saine et plus solide, tandis que le patrimoine de chacun deviendra de plus en plus solide."*

Vers la fin de sa vie, il était particulièrement inquiet de la popularité du marxisme au Japon et de la croissance des syndicats. Afin d'aborder ce problème et les conflits croissants entre les propriétaires d'entreprises et les travailleurs, il a créé en 1919 la Société de coopération pour le règlement des conflits du travail. La société s'est montrée particulièrement efficace dans la mise en place de cours pour les travailleurs et dans la médiation dans les conflits du travail, et bien qu'il soit lui-même un grand industriel, il a souvent pris le parti des travailleurs. En effet, les résultats de la médiation de la société étaient relativement favorables aux travailleurs, surtout lorsque des questions strictement économiques étaient abordées.

En ces temps de déréglementation, de restructuration industrielle et de conditions de travail précaires, il est important de se souvenir de ses paroles. *"Je crois que si les travailleurs ont des demandes tout à fait légitimes, il devrait exister une sorte de méthode qui puisse s'adapter à la fois à la situation du Japon et aux exigences de l'époque."*

GIANNI SIMONE

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

PROFIL Toujours en avance sur son temps

Ayant bénéficié d'une bonne éducation, le jeune homme a su en profiter pour devenir un véritable visionnaire.



A la gare de Fukaya, dans la préfecture de Saitama, ville natale de l'entrepreneur.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Plusieurs livres ont été publiés récemment sur la vie et l'œuvre de SHIBUSAWA Eiichi. L'un des ouvrages les plus pénétrants et les plus perspicaces est la biographie de SHIMADA Masakazu, professeur d'administration des affaires à l'université Bunkyô Gakuin, qui a eu la gentillesse de nous partager son point de vue sur le "père du capitalisme japonais".
L'entrepreneur a joué un rôle plus important dans l'histoire de l'économie japonaise que des magnats tels qu'IWASAKI Yatarô de Mitsubishi, MATSUSHITA Kônosuke de Panasonic et MORITA Akio de Sony. Pourtant, il est encore assez méconnu, tant au Japon qu'à l'étranger. *"Mitsubishi, Panasonic et Sony sont des marques grand public très connues. Leurs produits sont omniprésents et leurs fondateurs ont été loués pour leur ingéniosité dans la création d'entreprises à succès. D'un autre côté, bien que SHIBUSAWA ait fondé de nombreuses entreprises, une seule a survécu sous son nom, The Shibusawa Warehouse Co., Ltd, une assez petite entreprise spécialisée dans l'entreposage, le transport et l'immobilier"*, note l'universitaire. *"Bien sûr, de nombreuses autres sociétés sont toujours en activité, mais personne ne sait qu'elles ont été créées par lui. En d'autres termes, il est une sorte de présence omniprésente mais invisible. Son influence sur l'économie japonaise se fait encore sentir, mais n'est pas largement reconnue"*, ajoute-t-il.
Le jeune SHIBUSAWA traverse une période d'intense engagement politique au cours de laquelle il adhère à la philosophie du *sonnô jôi* (révérer l'empereur, expulser les barbares) et envisage même à un moment donné d'incendier Yokohama, la ville où vivent de nombreux étrangers, les fameux "barbares". Durant cette période de formation cruciale, ce pionnier de l'économie japonaise moderne – un homme qui, plus tard dans sa vie, s'est fait connaître pour sa pondération – a couru un réel risque d'être tué ou de finir en prison.
"Oui, il semble miraculeux qu'il ait réussi à survivre à ces années turbulentes de luttes politiques, surtout si l'on considère que beaucoup de ses amis n'ont pas eu cette chance. En même temps, c'est un signe de sa capacité à lire une situation et à choisir le meilleur plan d'action. Dans ce cas précis, il a compris que la différence de puissance militaire était telle qu'il serait vain d'essayer d'expulser les 'barbares' par la force", rappelle SHIMADA Masakazu.
La perspicacité de SHIBUSAWA Eiichi pourrait bien être le résultat de ses origines familiales. En effet, durant sa jeunesse, il a été fortement influencé par sa famille. *"Son père a certainement joué un rôle fondamental dans la formation et l'inspiration du jeune homme. Tout d'abord, au lieu de se concentrer sur les produits de base habituels comme les autres familles d'agriculteurs de la région, il a été le pionnier d'une nouvelle activité fructueuse en achetant des feuilles d'indigo aux agriculteurs locaux, en les transformant en boules d'indigo (la matière première de la teinture à l'indigo), puis en les vendant. Cette nouvelle entreprise a permis de réaliser un chiffre d'affaires annuel de dix mille ryô. Cela équivaudrait à environ un milliard de yens aujourd'hui, une énorme somme d'argent. Son fils a ainsi appris qu'il était possible de briser les anciennes traditions et pratiques commerciales. De plus, comme ses cousins et d'autres membres de sa famille étaient impliqués dans cette entreprise, il a appris à apprécier l'importance de la collaboration et de la création d'un réseau de personnes partageant les mêmes idées"*, souligne son biographe.
"Par ailleurs, son père croyait en l'importance de s'instruire et a appris à Eiichi à écrire. Suite à ses encouragements, celui-ci a continué à étudier la calligraphie et les neuf textes classiques chinois. Il a donc pu recevoir le type d'éducation qui, à l'époque, n'était accessible qu'aux familles de samouraïs. Toutes ces choses sont à l'origine de la volonté de SHIBUSAWA de remettre en question le statu quo et de sa conviction que les personnes intelligentes et compétentes avaient le droit de s'élever au sommet, quel que soit leur statut social", ajoute-t-il.
La vie mouvementée de SHIBUSAWA a connu de nombreuses phases au cours desquelles il a eu l'occasion d'acquérir de nouvelles compétences et d'améliorer son statut. Selon l'universitaire, un tournant particulièrement important a été de devenir le serviteur du puissant clan Hitotsubashi. "Il venait de décider d'abandonner la lutte contre l'ouverture du Japon aux puissances étrangères. A ce moment crucial de sa vie, il commence à travailler pour Hitotsubashi, un clan qui se trouve au centre de l'action politique. Le chef du clan, Yoshinobu, cherche à employer des personnes talentueuses et reconnaît rapidement les qualités du jeune Eiichi, notamment dans le domaine des affaires. Pour ce dernier, il s'agissait d'une opportunité incroyable car il était extrêmement rare qu'un fils de fermier devienne samouraï. Il se retrouve également à travailler pour un acteur politique puissant puisque Yoshinobu deviendra le dernier shogun du Japon.
Le voyage de SHIBUSAWA en Europe et sa participation à l'Exposition universelle de 1867 à Paris ont constitué un autre moment important de sa carrière et le début de sa longue relation avec la France. *"SHIBUSAWA faisait partie de la délégation japonaise (environ deux douzaines de personnes) qui a assisté à l'Exposition et a passé*

RÉFÉRENCE

THE ENTREPRENEUR WHO BUILT MODERN JAPAN: SHIBUSAWA EIICHI, de SHIMADA Masakazu, Japan Publishing Industry Foundation for Culture 2019.

près de deux ans en Europe", explique SHIMADA Masakazu. *"Ce qu'il faut retenir de cette mission, c'est que si la plupart des membres s'intéressaient aux rouages politiques et juridiques des pays européens, Eiichi s'est plutôt attaché à découvrir la technologie et le système économique. Il s'intéressait particulièrement à trois choses : l'industrie de l'acier, le système de transport et les titres financiers. En d'autres termes, et pour reprendre ceux de SHIBUSAWA lui-même, ce n'est qu'en acquérant de nouvelles connaissances technologiques et financières qu'une nation peut réellement se moderniser."*

Ses liens avec la France, et l'Europe en général, se sont poursuivis pendant toute la première moitié de l'ère Meiji (1868-1912), mais à partir de la fin du XIXe siècle, il a commencé à voyager en Amérique, comprenant que l'avenir se trouvait dans ce pays plutôt que sur le Vieux Continent. Néanmoins, ses échanges avec la France sont restés forts tout au long de son existence. Par exemple, à la fin de sa vie, il concentre son énergie sur les questions sociales et est profondément impressionné par une visite des Invalides et du système français d'aide sociale. Il s'est ensuite impliqué dans la fondation de l'orphelinat préfectoral de Tôkyô. En 1924, il aide l'ambassadeur de l'époque, Paul Claudel, à ouvrir la Maison franco-japonaise, une institution qui joue un rôle central dans les échanges universitaires et culturels entre la France et le Japon. Le prix SHIBUSAWA-Claudel, qui a été créé pour célébrer le 60e anniversaire de la maison, récompense des recherches de haut niveau liées à la culture des deux pays.

L'engagement de SHIBUSAWA Eiichi dans le domaine de la protection sociale n'est qu'un exemple de son approche des affaires et de sa croyance dans le *"capitalisme éthique." "Le nouveau gouvernement Meiji qui a remplacé le régime TOKUGAWA en 1868 a lancé un nouveau slogan, fukoku kyôhei (Enrichir le pays, renforcer l'armée), signifiant ses efforts tous azimuts pour rattraper l'Occident"*, explique son biographe. *"Dans le même temps, Eiichi a compris que le gouvernement n'avait pas les moyens d'aider les femmes et les personnes défavorisées et que le Japon avait besoin d'un système de protection sociale volontaire basé sur les dons des hommes d'affaires. Ensuite, au début du XXe siècle et surtout après la Première Guerre mondiale, il a vu dans le conflit croissant entre les ouvriers et les propriétaires d'entreprises une menace pour le pays et a essayé d'agir comme un modérateur en créant des institutions qui serviraient de médiateur entre les deux parties. Son objectif ultime est toujours resté la création d'une société harmonieuse"*, ajoute-t-il.

Aujourd'hui, le statut de l'économie japonaise est très différent de celui de l'époque de SHIBUSAWA, car le pays tente de s'adapter à une situation internationale en constante évolution. Selon SHIMADA Masakazu, la philosophie et la pratique commerciale de l'entrepreneur ont encore beaucoup à apprendre à la génération actuelle. *"Le monde des affaires japonais est encore très insulaire. Cependant, nous sommes maintenant à l'ère de la libre concurrence et de la libre circulation des ressources humaines et des capitaux. En Amérique, par exemple, cela va de soi, mais les groupes industriels japonais ont encore du mal à adopter ce modèle. Je pense que SHIBUSAWA conseillerait aux entrepreneurs d'aujourd'hui de regarder autour d'eux – notamment à l'étranger – et d'être plus ouverts d'esprit, plus audacieux. Au Japon, lorsque les gens sortent de l'école, ils trouvent rapidement un emploi (en espérant que ce sera pour la vie) et se contentent de faire une carrière fondée sur l'ancienneté. Trop de gens n'aiment pas prendre de risques ou regarder au-delà de leur petit monde. Je suis presque sûr qu'il serait mécontent de la situation actuelle. Après tout, il est arrivé à l'âge où le Japon a été contraint de s'ouvrir au monde extérieur, mais il y a vu l'occasion de rendre le pays plus riche et plus fort. Aujourd'hui, les gens ont tendance à se replier sur eux-mêmes. SHIBUSAWA Eiichi leur dirait de résister à cette tentation et d'embrasser le monde"*, assure l'universitaire.

G. S.



SHIMADA Masakazu devant une calligraphie signée SHIBUSAWA Eiichi à l'université Bunkyô Gakuin.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

TÉLÉVISION Au cœur de l'actualité en 2021

La chaîne publique NHK a choisi d'en faire le personnage central de sa grande série annuelle. Et ça marche !

Au milieu de l'impressionnant nombre d'émissions de télévision au Japon, une place d'honneur est occupée par les *Taiga dorama*, ces séries au long cours, produites par la NHK, le réseau public. Il s'agit de drames historiques qui s'étalent sur une année, de janvier à décembre, chaque épisode de 45 minutes étant diffusé le dimanche soir. Bien que quelques histoires aient mis en scène des personnages centraux fictifs, la plupart de ces dramatiques se concentrent sur un personnage historique célèbre (généralement un homme) pour présenter le côté humain d'un certain moment de l'histoire du Japon. L'industriel SHIBUSAWA Eiichi a été choisi comme thème de l'année 2021.

Bien que, depuis leur création en 1963, les *Taiga dorama* soient considérées par les téléspectateurs comme les plus prestigieuses parmi les dramatiques réalisées au Japon, leurs taux d'audience ont considérablement baissé ces dernières années. Le fait que celle de cette année, *Seiten wo Tsuke* [Dépasser le ciel bleu], a débuté avec un taux d'audience encourageant de 20 % a donc suscité un certain engouement, puisque c'était la première fois en huit ans qu'une de ces séries atteignait un si bon résultat. *Zoom Japon* s'est entretenu avec le producteur exécutif de la NHK, KASHI Hiroshi, qui a travaillé sur cette série fleuve.


NHK

KASHI Hiroshi est le producteur exécutif de Seiten wo Tsuke *qui enregistre un succès certain.*

Pourquoi avez-vous choisi SHIBUSAWA Eiichi comme thème pour le *Taiga dorama* de 2021 ?

KASHI Hiroshi : Ces séries sont des spectacles assez uniques car ce sont des productions qui durent toute l'année et qui demandent une grande planification. En fait, le thème est choisi deux à trois ans avant sa réalisation. Notre tâche consiste à imaginer à quoi ressemblera le Japon trois ans plus tard et à choisir un sujet qui résonne avec le public de la télévision à ce moment précis.

Lorsque nous avons choisi le sujet de cette année, tout le monde parlait des prochains Jeux olympiques. Nous avons pensé que l'élan positif créé par cet événement donnerait au pays l'occasion de prendre un nouveau départ et de connaître un avenir plus brillant et prospère.

SHIBUSAWA Eiichi est, sans aucun doute, un choix inhabituel pour un héros. Après tout, les personnages les plus populaires des *Taiga dorama* sont des figures romantiques telles que SAKAMOTO Ryôma, réformateur visionnaire de la fin de la période Edo (1603-1868), mort à 31 ans. Cependant, bien qu'à première vue l'entrepreneur n'ait aucun attrait particulier, il a accompli des choses extraordinaires au cours de sa vie. Par exemple, alors que SAKAMOTO appelait à une réforme sociale, SHIBUSAWA a mis ces idées en pratique en transcendant son statut de fermier et en travaillant pour le futur shogun avant de devenir un bureaucrate de premier plan et de bâtir l'économie moderne du Japon. Puis la pandémie de la Covid-19 a éclaté, mettant les Jeux olympiques en suspens et causant toutes sortes de problèmes. Néanmoins, je pense que l'histoire de SHIBUSAWA Eiichi prend tout son sens en ces temps troublés.

SHIBUSAWA était une personne qui a accompli de nombreuses choses tout au long de sa vie. Au moment d'écrire le scénario, comment avez-vous choisi ce qui serait diffusé à la télévision ?

K. H. : Chaque fois que nous travaillons sur une nouvelle production, nous rassemblons toutes sortes de documents et de matériaux afin de raconter une histoire qui soit aussi fidèle que possible aux événements historiques que nous dépeignons. Bien sûr, certaines parties sont romancées, mais en règle générale, nous nous efforçons de rester aussi proches que possible de la vérité. Avec SHIBUSAWA, nous avons eu beaucoup de chance car nous avons pu trouver de nombreuses informations. Son matériel autobiographique représente à lui seul soixante volumes de journaux intimes extrêmement détaillés. Et nous avons pu faire de même avec TOKUGAWA Yoshinobu, le dernier shogun.

SHIBUSAWA Eiichi a eu une vie exceptionnellement longue, surtout pour l'époque, et nous nous sommes vite rendu compte que pour raconter toute son histoire en détail, il faudrait non pas une, mais deux ou trois années. Nous avons donc décidé de nous concentrer sur sa jeunesse, car c'est au cours de ces années qu'il a formé sa personnalité et développé les idées (voir pp. 8-9) qu'il allait ensuite mettre en pratique. Un autre élément narratif important est le rôle joué par les personnes appartenant au shogunat dans le nouveau régime Meiji. L'histoire, comme vous le savez, est écrite par les vainqueurs – dans ce cas, les clans Chôshû et Satsuma qui ont vaincu les TOKUGAWA. Cependant, plusieurs personnes du côté des perdants ont été recrutées pour aider à construire le nouveau régime, et nous avons profité de l'occasion pour mettre en lumière ces personnages historiques moins connus.

Quels sont les problèmes que vous rencontrez dans la production de *Seiten wo Tsuke* ?

K. H. : Ironiquement, le fait d'avoir accès à tant de documents historiques peut être un problème, car il faut alors choisir ce qui doit être inclus et ce qui doit être écarté. On ne peut pas être trop détaillé, car cela donnerait une séquence chronologique ennuyeuse des événements. Il s'agit d'un programme de télévision, après tout, et nous devons faire quelque chose qui attire le public.

Un autre défi, cette année, a été de faire en sorte que les téléspectateurs s'intéressent à quelqu'un comme SHIBUSAWA qui n'est pas aussi célèbre ou sexy que SAKAMOTO Ryôma, ODA Nobunaga ou SAIGÔ Takamori. Des gens comme SAKAMOTO et SAIGÔ, ou le groupe Shinsengumi, sont devenus un élément essentiel de la culture populaire parce

qu'ils étaient téméraires et sont morts jeunes pour leurs idéaux. Ce sont des héros romantiques par excellence et les Japonais adorent entendre leurs histoires. SHIBUSAWA, en revanche, a vécu jusqu'à l'âge de 91 ans et, bien qu'il ait couru un risque réel d'être tué au combat dans sa jeunesse, il a mis de côté ses idées politiques radicales et est devenu un membre de l'establishment. Ce n'est pas une bonne matière pour créer une série. Cependant, je trouve que l'histoire de sa vie offre une leçon importante pendant la pandémie : ceux qui meurent jeunes ne laissent trop souvent rien derrière eux ; SHIBUSAWA, au contraire, a choisi de vivre et d'aider à construire un nouveau Japon.

***Seiten wo Tsuke* comporte quelques acteurs très populaires. Comment les avez-vous choisis ?**
K. H. : Le casting a été effectué par le scénariste ÔMORI Mika et moi-même. C'était un travail énorme, car une production aussi longue nécessite plus de trois cents acteurs. Dans le cas de *Seiten wo Tsuke,* le rôle le plus important, outre SHIBUSAWA lui-même, est celui de TOKUGAWA Yoshinobu, l'homme qui, à bien des égards, a changé sa vie et contribué à sa future fortune. Interpréter Yoshinobu est assez difficile car on ne sait jamais ce qu'il pense. Même les documents que nous avons trouvés ne nous ont pas donné la moindre idée de ses pensées et de ses motivations. Nous avons donc cherché quelqu'un qui avait une présence forte et convaincante et qui serait capable de transmettre toute une gamme de sentiments même sans parler beaucoup, et nous l'avons trouvé en la personne de KUSANAGI Tsuyoshi, un ancien membre du groupe SMAP. C'était son premier grand rôle à la télévision après une pause de quatre ans, mais pendant ce temps, il avait continué à travailler au théâtre et j'ai eu la chance de voir plusieurs de ses prestations scéniques. J'aime le fait que, plus que de baser son jeu sur la technique, il semble être possédé par son personnage. Il fait également partie de ces acteurs qui possèdent un véritable pouvoir de star. Il lui suffit d'apparaître sur scène, par exemple, pour changer toute l'atmosphère. J'attendais donc l'occasion de travailler avec lui.

Je me demande si le choix de cette année n'a pas représenté un défi. Après tout, les *Taiga dorama* ont tendance à privilégier des époques historiques plus anciennes, comme la période Sengoku (XVe-XVIe siècle) ou Edo (XVIIe-XIXe siècle).
K. H. : C'est vrai. La période Sengoku est la préférée des spectateurs les plus mordus. La période Edo aussi, notamment sous le règne de TOKUGAWA Iemitsu et Yoshimune. L'histoire des 47 *rônin* (voir *Zoom Japon* n°75, novembre 2017), bien sûr, figure parmi leurs thèmes préférés. En comparaison, les histoires se déroulant à l'époque Meiji (1868-1912) ou Taishô (1912-1926) sont loin d'être courantes. Le *bakumatsu* (fin de la période Edo) est une période délicate, car elle est très compliquée. Elle est pleine d'intrigues, avec différentes factions qui se disputent le pouvoir, ce qui constitue une matière dramatique intéressante, mais les choses s'enchevêtrent tellement qu'au bout d'un moment, on ne comprend plus ce qui se passe.







Seiten wo tsuke/©NHK 2021

KUSANAGI Tsuyoshi (en haut) dans le rôle de TOKUGAWA Yoshinobu face à YOSHIZAWA Ryô qui joue SHIBUSAWA jeune.

Les *Taiga dorama* sont fameuses pour être des productions télévisées à grand spectacle et coûteuses. Quel est le budget typique de ces drames historiques ?
K. H. : Je ne peux pas vous donner les chiffres exacts. Il est vrai que ces séries fleuves sont plus chères que les autres feuilletons, car ils durent une année entière et nécessitent beaucoup de décors et de costumes. Cependant, par rapport à d'autres pays, nous avons des budgets plutôt limités. J'ai assisté à un festival italien consacré à ces productions télévisées et j'ai été étonné par la qualité des œuvres européennes. Je dois admettre que nous ne pouvons pas rivaliser avec eux en matière de budget et de valeurs de production.

Néanmoins, *Seiten wo Tsuke* a attiré un public assez fidèle parmi les téléspectateurs. Pourquoi pensez-vous qu'elle soit si populaire ?
K. H. : Eh bien, je suppose qu'il est encore trop tôt pour dire si elle aura vraiment du succès *(rires)*. Après tout, nous avons à peine diffusé un quart de la série. La pandémie a probablement contribué à son bon démarrage précoce. Comme je l'ai dit, nous avons choisi SHIBUSAWA Eiichi et la période Meiji parce qu'ils représentent un nouveau départ, un moment de rénovation dans l'histoire du pays, et les téléspectateurs semblent avoir compris notre démarche.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. S.

DÉCOUVERTE Tout a commencé à Fukaya

La ville située au nord de Tôkyô a su mettre en valeur le patrimoine lié à la vie de son illustre citoyen.

SHIBUSAWA Eiichi est né à Fukaya, dans la préfecture de Saitama, une ville située à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Tôkyô. A sa naissance, en 1840, l'endroit s'appelait en fait Chiaraijima (littéralement "île lavée de sang") en souvenir des féroces batailles qui avaient opposé les *daimyô* (seigneurs féodaux) de la région pendant la période Sengoku au XVIe siècle. Cependant, à l'époque où le futur entrepreneur est venu au monde, c'était un village tranquille dont les principales activités agricoles étaient la production de céréales et de légumes, l'élevage des vers à soie et la production d'indigo, une teinture naturelle extraite des feuilles de certaines plantes. Il n'y avait pas beaucoup de rizières, et seules quelques personnes élevaient du bétail et des chevaux.

Bien que relativement petit, le territoire de Chiaraijima était assez fertile et le village était un centre de transport pratique, accessible à la fois par la route et par voie fluviale. Fukaya-juku, par exemple, était un relais-étape le long du Nakasendô, l'une des cinq grandes routes établies par le shogunat des TOKUGAWA. Situé au carrefour de deux d'entre elles, le village était un point crucial pour le transport terrestre. En outre, la rivière Tone (la deuxième plus longue voie navigable du Japon) coulait tout près du lieu de naissance de SHIBUSAWA et la zone riveraine de Nakaze était toujours très fréquentée. Depuis Chiaraijima, il était théoriquement possible de rejoindre directement Edo en une journée, sans compter les arrêts pour les opérations de fret en cours de route.

La majorité des familles paysannes ne possédaient que de petites parcelles, mais à partir des années 1730-40, certaines d'entre elles ont commencé à accumuler des terres et des ressources jusqu'à ce que, vers le milieu du XIXe siècle, les SHIBUSAWA s'imposent comme la famille la plus riche du village.

Après la Seconde Guerre mondiale, Fukaya a été élevé au rang de ville et a fusionné avec plusieurs villages voisins, et compte aujourd'hui une population d'environ 140 000 habitants. Son économie est dominée par l'agriculture, le *fukaya negi* (poireau local) et les tulipes étant ses cultures les plus célèbres. En fait, la ville est le premier producteur d'oignons verts du Japon et le vingtième producteur agricole du pays, selon les données du ministère de l'Agriculture, des Forêts et de la Pêche.

Fukaya est normalement un endroit très calme, mais la ville a connu un regain d'intérêt après la décision d'utiliser l'effigie de SHIBUSAWA Eiichi pour orner le nouveau billet de 10 000 yens en circulation à partir de 2024. Comme c'est souvent le cas au Japon, les gens ont afflué dans cet endroit reculé, et les entreprises locales ont essayé de tirer le meilleur parti de cette chance. Il n'est guère possible de tourner le coin de la rue sans trouver un portrait en carton grandeur nature de l'entrepreneur, et des boutiques de souvenirs sont apparues un peu partout pour vendre des t-shirts, des timbres et des serviettes conçues pour ressembler à des billets de banque.

Une visite des lieux liés à SHIBUSAWA devrait commencer à la gare de Fukaya. Lorsque vous quittez le bâtiment, regardez derrière vous et vous serez pardonné de penser que vous n'avez jamais quitté Tôkyô. En effet, la structure rénovée actuelle a été modelée sur le célèbre bâtiment de la gare centrale en briques rouges de la capitale, ce qui rappelle que ces briques ont été fabriquées par la société locale Nippon Brick Manufacturing Co., Ltd. Le bâtiment de la gare lui-même est plus modeste, et des tuiles ressemblant à des briques ont été collées sur le côté du mur en béton au lieu d'être réelles. La façade n'en est pas moins impressionnante.

La brique et le train sont des thèmes récurrents dans la vie de SHIBUSAWA, car le magnat a beaucoup investi dans ces deux domaines. L'ancienne brasserie de saké Nanatsuume, située à quelques pas de la gare, est un exemple rare d'architecture en brique de l'ère Meiji (1868-1912). Fondée en 1694 par un marchand appelé TANAKA Tôzaemon, elle était à l'époque l'une des deux principales brasseries de la région. Depuis sa fermeture en 2004, elle est gérée par une association locale chargée de sa préservation, de son fonctionnement et de sa gestion.

Fukaya était populaire à l'époque d'Edo en tant que relais-poste le long de la Nakasendô, et sa principale rue commerçante a continué à prospérer jusqu'à l'après-guerre. Cependant, le quartier central de la ville est en déclin depuis l'ouverture d'un grand centre commercial dans la ville nouvelle voisine de Kamishiba. Pour le revitaliser, une association a été créée, et l'ancienne brasserie de saké Nanatsuume est devenue sa pièce maîtresse. Parmi les nombreux bâtiments encore debout sur le site de trois mille mètres carrés (dont un entrepôt en bois, un moulin à riz en brique et une cheminée en brique), le plus ancien remonte à la fin de la période Edo tandis que le plus récent a été construit en 1933. Plusieurs magasins ont été ouverts, parmi lesquels une librairie d'occasion, quelques galeries d'art et des restaurants, et même un mini-cinéma géré par une association locale à but non lucratif, tandis que l'ensemble du site est souvent utilisé comme lieu de tournage de drames d'époque.

En marchant vers le nord, vers l'endroit où SHIBUSAWA Eiichi est né et a grandi, nous arrivons dans un lieu récemment ouvert, le Taiga Dorama Hall (voir pp. 10-11). Les "séries fleuves" sont des drames historiques que la chaîne publique NHK produit chaque année depuis 1963. Il s'agit de productions ambitieuses qui s'étalent sur une année et qui sont généralement considérées comme des séries télévisées prestigieuses. Toutefois, leur audience a considérablement baissé ces dernières années, car elles s'adressent principalement à des téléspectateurs d'âge moyen ou plus âgés, ce qui rend l'énorme succès du feuilleton de cette année



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La maison natale de SHIBUSAWA Eiichi, à Fukaya.

sur l'entrepreneur encore plus surprenant.
L'intérieur de la salle – sol en terre battue, cuisine et salle recouverte de tatamis – a été aménagé de manière à reproduire une ferme typique de la fin de l'ère Edo et du début de l'ère Meiji, telle qu'elle apparaît dans la série télévisée, et il y a également une pièce au deuxième étage où les bombyx de mûrier (utilisés pour la soie) étaient conservés. La famille SHIBUSAWA utilisait des feuilles d'indigo pour fabriquer les *aidama* (boules d'indigo) utilisées pour la teinture, et le processus de production est expliqué dans une vidéo. On y trouve également des costumes et des accessoires utilisés pendant le tournage de la série, ainsi que des autographes d'une trentaine de ses interprètes.
La région où SHIBUSAWA Eiichi a grandi se trouve à environ sept kilomètres au nord de la gare de Fukaya. Nous arrivons d'abord à la résidence d'ODAKA Atsutada. Ce cousin plus âgé fut le premier professeur du futur entrepreneur. Il est devenu un adepte de la philosophie xénophobe *sonnô jôi* (révérer l'empereur, expulser les barbares) et a influencé les premières idées politiques du jeune homme. SHIBUSAWA épousa plus tard Chiyo, la sœur d'ODAKA, et adopta son jeune frère, tandis qu'ODAKA devint le premier directeur de la fabrique de soie de Tomioka, aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco (voir *Zoom Japon* n°55, novembre 2015). Une courte promenade nous mène ensuite à la pièce maîtresse de cette visite : le musée commémoratif SHIBUSAWA Eiichi. Il existe en fait deux musées commémoratifs consacrés à sa vie et à son œuvre (l'autre se trouve à Tôkyô), mais celui-ci est le plus grand. Habituellement, peu de gens s'aventurent aussi loin, mais l'annonce d'un billet de 10 000 yens et le succès du *Taiga dorama* consacré au personnage ont éveillé la curiosité de la nation et le nombre de visiteurs au cours du premier mois suivant l'annonce a dépassé le total de l'année précédente.
Avant d'entrer dans le musée, arrêtons-nous pour admirer la grande statue de SHIBUSAWA sur le côté nord du bâtiment. L'homme lui-même ne mesurait qu'environ 1,50 m, mais la statue – qui, à première vue, ressemble vaguement à un Mao Zedong à l'air triste – atteint les cinq mètres.
Si l'homme intéresse plus de gens que jamais, beaucoup d'entre eux en savent encore très peu sur ses réalisations. Un conservateur est donc présent dans la salle d'exposition pour guider les visiteurs. Un élément particulièrement curieux est une liste inspirée du *banzuke* utilisé pour classer les lutteurs de sumo. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que les personnes classées sur cette liste ne sont pas des lutteurs mais des cultivateurs de teinture indigo. Ce *banzuke* a été conçu par SHIBUSAWA en 1862, alors qu'il avait 22 ans, et est une indication des idées novatrices qu'il emploiera plus tard en tant qu'entrepreneur.
Selon le conservateur du musée, SHIBUSAWA Eiichi lui-même faisait office de juge, classant les agriculteurs en fonction de la qualité de leur indigo. Ce système poussait les agriculteurs à améliorer la qualité et le volume de leur prochaine récolte afin d'améliorer leur classement. Un autre objet intéressant exposé est le *shintaku* (Oracle), un document rédigé par son cousin, ODAKA Atsutada. Fondé sur la philosophie politique extrémiste du *sonnô jôi*, il s'agit d'un appel à l'action visant à expulser les étrangers du Japon. Le musée présente également de nombreuses photos d'entreprises que le personnage a contribué à créer, ainsi que des activités d'aide sociale et de liaison internationale auxquelles il a participé.
Aujourd'hui, cependant, la principale attraction du musée est l'androïde humanoïde de SHIBUSAWA Eiichi installé dans la salle de conférences du deuxième étage. Dévoilé l'année dernière, il s'agit d'une réplique debout grandeur nature de l'entrepreneur, âgé de 70 ans, habillé en vêtements occidentaux, et donnant des conférences de vingt minutes, notamment sur "l'Union de la moralité de l'économie". Sa voix artificielle est basée sur des enregistrements de sa voix, tandis que le robot lui-même a été fabriqué par la société A-Lab Co. sous la supervision d'ISHIGURO Hiroshi, professeur à l'université d'Ôsaka, qui avait déjà créé l'androïde du célèbre romancier NATSUME Sôseki. Le coût total de cette attraction s'est élevé à environ cent millions de yens (plus de 760 000 €), comprenant un deuxième androïde de SHIBUSAWA qui accueille les visiteurs dans la maison voisine de Nakanchi, où l'industriel a grandi. Ce deuxième robot incarne l'entrepreneur à l'âge de 80 ans et a pris ses quartiers en février dernier afin que sa première apparition publique coïncide avec le début de la série télévisée de la NHK consacrée à sa vie.
A la différence de l'androïde conférencier du musée, celui-ci est assis et porte un *hakama*, un kimono traditionnel masculin. Il est exposé dans une pièce en tatamis à l'arrière du bâtiment principal de Nakanchi, où il avait l'habitude de séjourner lorsqu'il visitait sa ville natale dans ses dernières années. L'androïde bouge légèrement son visage et d'autres parties de son corps, accueillant les visiteurs qui arrivent de la cour.
La famille SHIBUSAWA, qui était présente dans le village de Chiaraijima depuis sa fondation, s'était divisée en une douzaine de branches, et Eiichi est né dans la branche la plus ancienne et la plus importante, dans ce qu'on appelle le Nakanchi


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Les visiteurs sont accueillis par un robot plus vrai que nature.

(maison centrale). Pendant la période Edo, c'était l'une des plus petites fermes du village, mais sa fortune est venue grâce à la fabrication de boules d'indigo (*aidama*), devenant ainsi la deuxième famille la plus riche du village après les HIGASHINCHI qui possédaient la plus grande quantité de terres. Le père d'Eiichi est en fait né dans cette dernière branche et a ensuite été adopté par la branche principale lorsqu'il a épousé une des filles.

La version actuelle du Nakanchi a été construite par la sœur cadette d'Eiichi et son mari en 1895 et a récemment subi un renforcement antisismique. On y accède par une impressionnante entrée principale dotée d'un portail couvert d'un *yakuimon* de bon augure, une caractéristique commune aux résidences de samouraïs. Cet étalage de glamour architectural a été rendu possible par le fait que, malgré leur activité principalement agricole, les SHIBUSAWA étaient également des personnalités locales importantes et se voyaient donc accorder le *myôji taitô* (le droit de porter un nom de famille et de porter une épée), habituellement réservé à la classe des samouraïs. Alors que la plupart des agriculteurs locaux limitaient leur production aux produits de base, ils ont décidé de rompre avec les coutumes et ont lancé un nouveau type de commerce en achetant des feuilles d'indigo aux agriculteurs locaux, en les transformant en boules d'indigo avant de les commercialiser, contournant ainsi le monopole commercial des marchands d'Edo. Ils cultivaient également des vers à soie, et la magnifique maison principale à deux étages de Nakanchi possède un grand toit avec une ouverture typique des maisons des éleveurs de vers à soie.

Un bâtiment séparé, utilisé pour les ventes, se trouve toujours sur la vaste propriété, ainsi que quatre grands entrepôts, chacun aussi grand qu'une maison. Eiichi n'est pas la seule personne qui attire les visiteurs dans ce lieu : le jardin à l'arrière du Nakanchi possède un mémorial en l'honneur de son jeune cousin Heikurô, mort alors qu'il n'avait que 20 ans lors de la guerre de Boshin, un conflit entre les forces impériales et celles du shogunat qui s'est déroulée entre janvier 1868 et juin 1869. Heikurô fait partie d'une poignée d'hommes qui, ces dernières années, ont rassemblé des fidèles parmi les *rekijo* (femmes passionnées d'histoire) qui se rendent en pèlerinage au jardin Nakanchi pour leur rendre hommage.

Il y a d'autres endroits qui valent le détour à Fukaya, mais il vaut mieux les visiter en voiture. A environ quatre kilomètres de la gare, par exemple, se trouve le site de la Nippon Brick Manufacturing Co., Ltd. et son four circulaire Hoffman n°6, où les célèbres briques locales étaient fabriquées. Vers 1886, le gouvernement a commencé à promouvoir les bâtiments en briques de style occidental pour ses bureaux et le développement ferroviaire autour de Hibiya, dans le centre de Tôkyô. SHIBUSAWA Eiichi a été consulté à ce sujet et a décidé de construire une briqueterie dans sa ville natale, car elle était riche en argile de haute qualité convenant à la fabrication de briques. L'installation a été achevée en 1888 et comptait six fours à son apogée. Aujourd'hui, il ne reste que le four n°6 (l'un des quatre fours de ce type encore debout au Japon), mais il est ouvert au public. Son bâtiment en briques mesure 56,5 m de long, 20 m de large et 3,3 m de haut.



Depuis le début de l'année 2021, la ville de Fukaya a vu son nombre de visiteurs fortement augmenter.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Notre voyage à Fukaya se termine par la visite de deux biens culturels importants, Seishidô et Seifûtei, qui sont liés au travail de SHIBUSAWA à la First Bank, l'institution financière qu'il a aidée à créer et dont il a été le premier président. Ces deux bâtiments ont été construits à l'origine dans le quartier de Setagaya à Tôkyô, dans les locaux du Seiwaen (le centre de loisirs de la First Bank) et étaient utilisés pour des réunions et autres événements. Ils ont ensuite été transférés à Fukaya lorsque le Seiwaen a été démoli. Aujourd'hui, les deux bâtiments sont situés côte à côte sur le terrain du centre communautaire Ôyori.

Le plus ancien, Seishidô, a été construit en 1916 pour commémorer le 77e anniversaire de l'entrepreneur. Il s'agit d'une maison de campagne de style britannique construite avec les briques de la Nippon Brick Manufacturing Co. Ltd. et conçue par TANABE Junkichi, considéré aujourd'hui comme un maître de l'architecture de l'ère Taishô (1912-1925). Seifûtei, quant à lui, a été bâti en 1926 par NISHIMURA Yoshitoki, un architecte spécialisé dans l'architecture bancaire (il a également conçu le nouveau siège de la First Bank à Tôkyô). Construit dans le style espagnol-européen du sud qui était populaire à l'époque, il présente un toit de tuiles, une véranda à cinq arches, des colonnes décoratives et des baies vitrées. Alors que le Seishidô est en briques, le Seifûtei est un exemple précoce d'architecture en béton armé. Après que le grand tremblement de terre du Kantô a détruit la majeure partie du centre de la capitale en 1923 (y compris ses bâtiments en briques), l'intérêt pour la résistance aux tremblements de terre a augmenté et les architectes japonais ont adopté le béton armé comme option la plus sûre.

Le Seifûtei a été construit pour célébrer le 70e anniversaire de SASAKI Yûnosuke, qui était le deuxième président de la First Bank, et comme dans le cas du Seishidô, les coûts de construction ont été payés par les employés de la banque, un signe clair que les salariés du secteur étaient beaucoup plus riches à l'époque qu'aujourd'hui.

Le Japon est tristement célèbre pour se débarrasser de vieux bâtiments qui, dans d'autres pays, seraient considérés comme des biens culturels importants. A cet égard, les autorités locales de Fukaya doivent être félicitées d'avoir revitalisé la ville en préservant ses constructions historiques.

G. S.

En vous abonnant au magazine

SOUTENEZ-NOUS

ズーム ZOOM JAPON

Nous avons besoin de vous, amis lecteurs, pour passer ce cap, et pour continuer à vous offrir des informations de qualité.

ABONNEMENT

EN LIGNE
www.zoomjapon.info



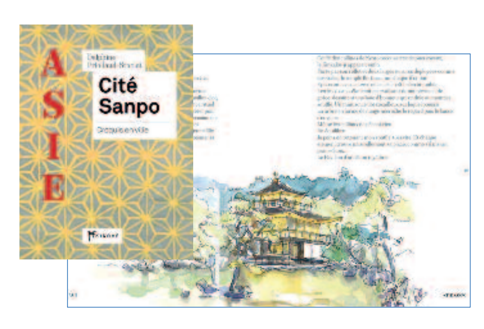
Envoi en France
10 numéros / an + Club ZOOM
UE et Suisse 42 €, Autres 56 €
Pas de publication en janvier et en août.

Autre moyen de paiement : envoyez un chèque à l'ordre de « Editions Ilyfunet » à Editions Ilyfunet - Zoom Japon, 12 rue de Nancy 75010 Paris, avec les informations suivantes : votre nom, adresse postale, email ou numéro de téléphone.
Pour tous renseignements : 01 47 00 11 33
courrier@zoomjapon.info

Cadeau du mois

Livre *Cité Sanpo - Croquis en ville* de Delphine Priollaud-Stoclet (Éditions Akinome)

Pour participer au tirage au sort, envoyez nous par mail à *club@zoomjapon.info* votre numéro d'abonné en répondant à la question suivante : Connaissiez-vous Shibusawa Eiichi avant la lecture de ce numéro ? : 1. Oui, bien sûr. 2. Oui, vaguement. 3. Non, je l'ai connu grâce à ce numéro.
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer. Jusqu'au 31 mai 2021.



ROMAN Avec Machida, ça déménage

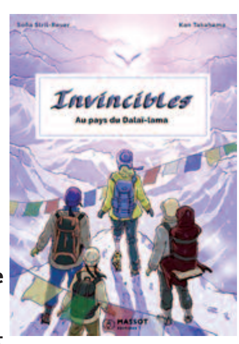
MACHIDA Kô est un auteur atypique dans la littérature japonaise. Cet ancien chanteur d'un groupe punk a trouvé dans l'écriture un autre moyen d'extérioriser sa vision parfois délirante des choses. Il est d'ailleurs plus facile de "péter un câble" dans un roman que dans la vie. Son nouveau roman *Punk samouraï* en est une nouvelle belle illustration. On le lit avec autant de plaisir que l'auteur a eu à l'écrire. Ça se sent !



Punk samouraï (Punk-zamurai kirarete sôrô), de MACHIDA Kô, trad. par Patrick Honnoré, Actes Sud, coll. Lettres japonaises, 23€.

JEUNESSE Une aventure initiatique

Présenté comme un manga, cet ouvrage est davantage un roman graphique qui met en scène une jeune Française, victime d'un attentat, qui va tenter de sauver un jeune moine tibétain des mauvais traitements dont il est la victime. Dans cette aventure haletante où l'on croise entre autres le Dalaï-Lama, on découvre la culture tibétaine ainsi que les réalités tragiques auxquelles les membres de cette communauté sont confrontés sans pour autant baisser les bras. Un livre recommandé à partir de 14 ans.



Invincibles : Au pays du Dalaï-Lama, de KAN Takahama (dessins) et Sofia Stril-Rever (scénario), Massot Editions, 16€.

MANGA *Banana Fish* se dévore par les deux bouts

Parmi les sorties du printemps 2021, celle de la réédition de *Banana Fish* dans un nouveau format (15 x 21 cm) et une traduction totalement revue était l'une des plus attendues. Ce *shôjo* décapant, dont les premiers épisodes ont déjà plus de 15 ans, a marqué son époque et doit se relire en ayant à l'esprit la volonté de son auteur YOSHIDA Akimi de montrer qu'une femme pouvait aussi maîtriser le genre aussi bien qu'un SAITÔ Takao, le père de *Golgo 13*. L'histoire d'Ash Lynx, aussi beau qu'habile dans le maniement des armes, est très prenante car l'auteur maîtrise son sujet tant au niveau du scénario que du graphisme. Ne manquez pas les deux premiers tomes.



Banana Fish, de YOSHIDA Akimi, trad. par Laurence Belingard, Panini Manga, 16€. 2 volumes déjà parus.

NIHONGOTHÈQUE

Wakimaeru

Le relais de la flamme olympique pour les JO de Tôkyô est en train de traverser l'Archipel. Depuis que la capitale nipponne a été désignée, en 2013, pour leur organisation, plusieurs affaires ont défrayé la chronique parmi lesquelles celle mettant en cause MORI Yoshirô. Celui-ci a démissionné de son poste de président du comité d'organisation après ses propos sexistes. Je me demande encore quel était l'enjeu de la polémique. On savait tous depuis des décennies que MORI était un champion toutes catégories des gaffes et qu'il appartient à la génération pour laquelle le machisme faisait partie intégrante de la société. En février, il a affirmé publiquement que les femmes parlaient trop pendant les réunions. Or mon attention a été plutôt attirée par son expression *"il y a des femmes qui* wakimaeru*"* prononcée lors de ses excuses. Ce verbe est souvent traduit par "savoir rester à leur place", mais il l'a employé dans le sens "comprendre la situation et se comporter comme il faut". J'ai entendu son argument selon lequel il y a des femmes qui savent se conduire comme les hommes, en acceptant de se taire quand il le faut, tandis qu'il est souvent embêté par des personnes de sexe féminin qui, ignorant le contexte professionnel, parlent trop. Autrement dit, pendant une réunion, tout le monde doit agir, selon lui, en fonction des intentions de la direction, et pour cela, les hommes sont mieux préparés. A mes yeux, c'est un discours d'un homme sensible à la hiérarchie basée sur le confucianisme plutôt que celui d'un simple sexiste. En chassant l'homme politique de 83 ans, puissant négociateur sans transparence reflétant le Japon d'un autre temps, l'opinion publique a voulu dire non à l'ensemble du système social à l'ancienne qui règne encore dans le pays, me semble-t-il. Etant patron du comité, MORI a voulu rendre un dernier service au pays. Malheureusement, sa présence elle-même manquait de *wakimaeru* le changement de l'époque. Et maintenant, qui peut *wakimaeru* les valeurs nippones du XXIe siècle et qui est prêt à prendre le relais enflammé pour redessiner le pays ?



DR

KOGA RITSUKO

LIVRE Dans la tête de ce cher Iwata-san

La publication d'entretiens de l'ancien patron de Nintendo permet de nourrir une réflexion sur notre monde.

Parmi les entreprises japonaises qui ont dominé l'univers de l'électronique dans les années 1980 et 1990 avant le grand tournant numérique, la seule à avoir conservé la plupart de ses plumes et réussi à négocier le virage de ce changement d'époque s'appelle Nintendo. Et si, à la différence de Sony qui a en grande partie perdu son âme, la société de Kyôto a réussi à garder ses caractéristiques, elle le doit à son mythique patron IWATA Satoru qui l'a dirigée entre 2002 et 2015, date de sa disparition prématurée. Ce miracle a été rendu possible parce que cet homme était non seulement un visionnaire, mais aussi et peut-être surtout un hacker. Il ne s'agit pas du sens galvaudé qu'on a donné à ce terme, mais de son acception originale, c'est-à-dire ces individus qui ont bâti une philosophie à partir d'une passion souvent liée à l'univers de l'informatique. Dans le cas d'IWATA Satoru, on parle évidemment de jeu. *"Sur ma carte de visite, je suis un président d'entreprise. Dans ma tête, je suis développeur de jeux vidéo. Mais dans mon cœur, je suis un joueur"*, disait-il, résumant ainsi très bien ce qu'il était au fond de lui-même et ce qui lui a permis d'empêcher Nintendo d'être victime de changements qui en ont emporté d'autres.

La lecture d'*Ainsi parlait Iwata-san : conversations avec Satoru IWATA, le légendaire président de Nintendo* permet en effet de saisir une philosophie et de comprendre les motivations d'un homme qui n'a jamais voulu s'arrêter de jouer. On ne s'étonne donc pas quand il affirme : *"Internet a également décuplé les raisons qui nous font agir. Tandis qu'autrefois nous pouvions mener une petite vie sans savoir que nous aurions pu venir en aide à quelqu'un, ce n'est plus le cas aujourd'hui où nous savons pertinemment qu'il y a toujours moyen d'être utile à une personne quelque part dans le monde"*. Une réflexion de hacker que le philosophe finlandais Pekka Himanen a élevée au rang d'éthique dans un ouvrage fondateur publié en 2001 (la version française est publiée chez Exils). Grâce à *Ainsi parlait Iwata-san*, on découvre une approche humaniste de la direction d'une entreprise de dimension mondiale, ce qui permet de penser que l'on peut encore rêver d'un avenir du capitalisme pas aussi sombre que certaines pratiques le laissent aujourd'hui penser. Reste à savoir si d'autres "Iwata-san" émergeront pour nous offrir à la fois des produits et des idées capables de nous stimuler plutôt que de nous transformer en esclaves. On ne peut que recommander ce livre stimulant dont on se dit qu'il pourra semer quelques graines dans la tête des plus jeunes d'entre nous.

ODAIRA NAMIHEI



DR

IWATA Satoru présentant la Wii U en 2011.

RÉFÉRENCE

AINSI PARLAIT IWATA-SAN, de IWATA Satoru, trad. par Djamel Rabahi, Mana Books, 2021, 17€.

ZOOM JAPON **Publié par les éditions Ilyfunet**

12 rue de Nancy 75010 Paris, France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 - Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483
Imprimé en France

Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :
ODAIRA Namihei , Gabriel Bernard, KOGA Ritsuko, Eric Rechsteiner, Alissa Descotes-Toyosaki, Gianni Simone, SEKIGUCHI Ryôko, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, MAEDA Haruyo

TAKACHI Yoshiyuki , KASHIO Gaku, TANIGUCHI Takako, ETORI Shoko, MASUKO Miho, Marie- Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)





Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.



LECTURE Kajitsu ou l'ouverture au végétal

Le célèbre restaurant new-yorkais propose un livre de recettes qui va bien au-delà de la simple compilation de plats.

Kajitsu, le restaurant doublement étoilé qui se situe à New York, propose depuis son ouverture en 2009 une cuisine *shôjin,* autrement dit "la cuisine des moines", qui consiste à ne pas utiliser de protéines animales et certains légumes trop odorants en fonction des écoles. Elle peut être sobre, mais celle proposée par ce lieu est très sophistiquée, et on pourrait presque oublier qu'elle repose sur le principe du "sans" viande ni poisson… Car l'essentiel est ailleurs : faire sentir la nature dans la ville. Récemment, l'établissement a publié un livre de recettes, qui est bien plus que cela en réalité : il nous fait ressentir la sensibilité propre à cette cuisine pratiquée dans les temples.

Dans cet ouvrage, on explique comment inviter les deux saisons, new-yorkaise et celle de la cuisine japonaise traditionnelle, dans l'assiette. Pour accueillir le printemps new-yorkais où les contrastes peuvent être flagrants, et l'énergie vivace des jeunes feuilles de Central Park, le livre propose une entrée au *dashi* onctueuse, chauffée à la vapeur avec des fleurs et des feuilles de cerisier, ou un *tôfu* aux fèves. En été, la vichyssoise est servie dans des agrumes de saison vidés de leur contenu, en guise de bol. Il est des plats gourmands qui arrivent avec la venue du froid tel le *mochi* aux truffes ou le potage au *sakekasu* (lie de saké, voir aussi *Zoom Japon* n°84, octobre 2018). Un autre agrume, le *yuzu*, apparaît aussi pour servir de contenant au *tôfu* ; il est cuit au four pour que jaillisse le parfum doré de ce fruit d'hiver par excellence.



© Fuka Honten/Hiroyuki Yoshikawa

Tomato Berry no Kanten Yose (Aspic de légumes aux baies et aux tomates).

Finalement, parmi tout ce que nous mettons en bouche, les végétaux sont les êtres qui vivent le plus dans une seule saison, contrairement aux animaux qui traversent les saisons et les années. Dans ce sens, ne pourrait-on pas dire que la cuisine végétale peut être celle qui reflète plus sensiblement chaque moment de l'année ? Ce n'est pas sans raison si ce livre s'ouvre par un extrait de *Notes de ma cabane de moine* (*Hôjôki*, trad. par R. P. Sauveur Candau, Gallimard-Unesco) de Kamo-no-Chômei, qui exprime sa vision de ce monde éphémère : *"le courant de la rivière qui s'écoule ne s'interrompt pas et pourtant l'eau n'est pas la même qu'auparavant…"*

En parcourant cet ouvrage, on se rend compte combien la cuisine est également l'affaire de la pensée, un lieu pour réfléchir à notre lien avec ce monde. La beauté de la cuisine de Kajitsu vient de la préciosité de la vie, et le cuisinier sublime la nature dans sa forme la plus noble.

Dans le monde entier, les personnes qui s'intéressent à la cuisine végétale, dans le sens large, sont de plus en plus nombreuses. Mais en Europe, ou en tout cas en France, les offres demeurent souvent occidentales bien que quelques propositions "orientales", sous l'influence Ottolenghi se mettent à faire leur apparition.

Quand nous aurons plus de cuisines végétales à la japonaise, à la taïwanaise, à l'indienne, à la libanaise, à la coréenne ou encore à l'italienne à notre portée, notre univers culinaire développera un lien plus proche avec les végétaux, et nous apprendrons également plusieurs façons de vivre avec la nature.

SEKIGUCHI RYÔKO

RÉFÉRENCE

KAJITSU, A SHÔJIN RESTAURANT'S SEASON IN THE CITY, de TANAKA Toshie, photographies de YOSHIKAWA Hiroyuki, Fuka Honten, 2020, 80 €.

LA RECETTE DE HARUYO

YAKIONIGIRI
(Onigiri grillés)

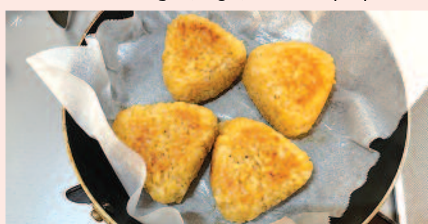


PRÉPARATION

1 - Mélanger la poudre de *dashi*, la sauce de soja, le *mirin* et l'huile de sésame.
2 - Incorporer au riz cuit à chaud et bien mélanger.



3 - Une fois que le riz a absorbé le liquide et que celui-ci est bien coloré, partager en 4 parts égales puis disposer sur du film plastique.
4 - Former un triangle *(onigiri)* avec chaque part.



5 - Disposer du papier cuisson sur une poêle avant d'y déposer les *onigiri*.

INGRÉDIENTS (pour 4 *onigiri*)

280 g de riz nature cuit
1 cuillère à café de poudre de *dashi*
2 cuillères à soupe de sauce de soja
1 cuillère à café de *mirin*
1 cuillère à café d'huile de sésame



6 - Colorer tous les côtés à feu doux en les retournant.
7 - Servir chaud.

Astuces
Le riz doit être chaud, sinon il n'absorbe pas le liquide. On peut ajouter du sésame. Ce *yakionigiri* se consomme aussi froid dans un *bentô*.












Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Une plongée dans l'ambiance rétro qu'une bonne partie des retraités actuels ont bien connue et qu'ils chérissent encore.

A Kure, pour une cure de carpes koï

S'il est de nouveau possible de se rendre au Japon en novembre, ne manquez pas l'événement Nishikigoi.

Ce ne peut pas être le bon endroit ! A l'entrée du parc se trouvent les statues d'un Don Quichotte chevaleresque et d'un Sancho Panza désespéré. Derrière eux s'élève une église de style espagnol. Tout cela n'a pas l'air très japonais. Du moins, ce n'est pas le genre d'endroit où l'on s'attend à trouver une exposition de carpes koï.

Car il s'agit de Portopia, un exemple de la prédilection du Japon pour les parcs à thème qui recréent un petit coin d'un climat étranger exotique, en l'occurrence un village de pêcheurs andalou. Portopia se trouve juste à côté de Kure, grand centre de la construction navale nippone où fut notamment construit le légendaire cuirassé Yamato, à une trentaine de kilomètres de la côte de Hiroshima.

Il n'est plus exploité depuis longtemps comme parc à thème, mais reste ouvert au public, avec ses rues et ses maisons espagnoles intactes. Situé sur le rivage de la mer Intérieure, Portopia offre également une vue magnifique sur les îles brumeuses. La plus grande, Etajima, semble assez proche pour être touchée. Ce cadre photogénique en fait un lieu très prisé des jeunes amateurs de *cosplay*, qui affluent ici chaque week-end pour se prendre en photo les uns les autres.

Heureusement, nous apercevons bientôt plusieurs rangées de grandes cuves en vinyle bleu qui brillent au soleil. Dans chacune, une grande carpe koï colorée. Nous sommes finalement au bon endroit. Car Portopia est aussi le lieu de l'exposition annuelle de Nishikigoi de la préfecture de Hiroshima. Cette exposition de carpes koï se tient ici le dimanche le plus proche du 3 novembre, jour férié national de la Journée de la culture au Japon.

Dans tout le Japon, le 3 novembre est un jour où des événements culturels de toutes sortes, des défilés aux expositions d'art, sont organisés pour promouvoir la sensibilisation à la culture japonaise. Les événements comprennent également des cérémonies de remise de prix en l'honneur d'artistes et d'universitaires distingués. La cérémonie la plus remarquable est celle de l'Ordre de la culture, présidée par l'empereur lui-même. Ce prix est décerné à ceux qui ont contribué à des avancées significatives dans les arts et la culture. Bien qu'il soit généralement décerné à des citoyens japonais, l'Ordre de la culture a également été attribué aux astronautes d'Apollo 11 et à l'écrivain et spécialiste du Japon Donald Keene.

Le 3 novembre a été désigné pour la première fois comme jour férié en 1868, pour célébrer l'anniversaire de l'empereur Meiji nouvellement restauré. Après sa mort en 1912, il a cessé d'être un jour férié jusqu'en 1927, date à laquelle il a été réintroduit sous le nom de Meiji Setsu (observation de l'empereur Meiji), pour honorer le souverain défunt. En 1948, le nom a de nouveau changé, devenant cette fois la Journée de la culture, pour commémorer le 3 novembre 1946, date à laquelle la nouvelle Constitution du Japon est devenue une loi, remplaçant le précédent texte suprême.

De nos jours, de nombreuses écoles organisent leur festival culturel, ou *bunkasai*, autour du 3 novembre. Il s'agit d'événements très populaires au cours desquels les différents clubs de l'école organisent des spectacles (*koto*, fanfare, etc.) ou des expositions en classe (ikebana, manga, calligraphie, sciences). Le club de cérémonie du thé organise des démonstrations que les visiteurs peuvent apprécier. A l'extérieur, sur le terrain de sport, des stands de nourriture – tenus par les élèves eux-mêmes – vendent des mets de fête allant des *râmen* (voir *Zoom Japon*

n°26, décembre 2012) aux *hashimaki* (sorte de crèpes enroulées autour d'un bâton) en passant par le *kakigôri* (glace râpée), les *dagashi* (sucreries traditionnelles bon marché) et les *dango* (boulettes de riz). Le 3 novembre apporte donc une grande ambiance festive à l'automne, mettant tout le monde dans l'esprit festif et culturel. Et l'événement Nishikigoi de la préfecture de Hiroshima est un autre exemple de cette célébration collective de la culture japonaise.

De retour à Portopia, le temps exceptionnellement chaud et le cadre du front de mer créent une atmosphère de détente agréable. Sous le doux soleil de novembre, les visiteurs déambulent de cuve en cuve, appréciant l'impressionnante exposition de plus de 650 koïs. Les éleveurs échangent des blagues et des anecdotes, les juges prennent des notes et les acheteurs et vendeurs concluent des marchés de plusieurs millions de yens.

Un grand type en uniforme bleu marine se présente à nous. Il s'agit de NISHIKAWA Seiichi. Il porte l'uniforme de la ferme de pisciculture Sakai, un grand éleveur de koïs en gros à Mihara, à 100 kilomètres à l'est de Hiroshima. L'entreprise a été créée il y a plus de cent ans, nous dit-il, et produit environ 12 millions d'alevins par an. *"Sakai existe depuis de nombreuses années. Mais nous nous sommes tenus au courant des nouvelles technologies, comme l'élevage en eau chauffée, et une machine originale d'alimentation automatisée"*, explique-t-il. *"Hiroshima est l'une des meilleures régions d'élevage de koïs de tout le Japon. La préfecture de Niigata est peut-être plus célèbre, mais Hiroshima est également très appréciée pour la qualité de ses koïs"*, ajoute-t-il fièrement.

En effet, aucun visiteur ne peut manquer de remarquer l'amour de Hiroshima pour les koïs. L'équipe de baseball locale s'appelle les Hiroshima Carp. Le château de Hiroshima, symbole de la renaissance de la ville après la guerre, est connu localement sous le nom de château des carpes. Ses grandes douves sont remplies de dizaines de carpes colorées. Une grande statue de koï se dresse à l'entrée du parc central, tandis que les pavés de la rue Kamiyachô, au centre-ville, sont ornés de motifs colorés représentant des koïs. A Hiroshima, les carpes d'ornement ne sont pas un hobby de spécialistes, mais font partie intégrante de la vie quotidienne.

"De nombreuses personnes viennent à Portopia de tout le Japon, et d'autres pays, pour acheter des koïs. L'aéroport de Hiroshima envoie des koïs dans le monde entier. Notre ferme a des clients en Amérique, en Europe et dans le reste de l'Asie", rappelle NISHIKAWA Seiichi. Comme pour confirmer ce qu'il dit, un groupe voisin d'une douzaine d'Américains est en train de négocier intensément avec l'un des éleveurs. Des visiteurs de plusieurs autres pays asiatiques sont également présents. Mais pourquoi la plupart des grandes cuves bleues ne contiennent-elles qu'une seule carpe koï ?

"Jusqu'à il y a cinq ans, ils mettaient des carpes koï



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Portopia offre une vue magnifique sur les îles brumeuses de la mer Intérieure comme Etajima.



Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Portopia attire aussi de nombreux amateurs de cosplay qui apprécient son cadre.


Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Malgré son air espagnol, le parc de Portopia est un haut lieu de la culture japonaise à découvrir.

de différents éleveurs dans la même cuve. Mais ils ont eu des problèmes d'infection. Alors pour éviter la contamination, maintenant chaque éleveur se voit attribuer une cuve différente", assure le représentant de la ferme Sakai. La remise des prix commence à 14h et se poursuit pendant une bonne demi-heure, avec une grande table à tréteaux remplie de coupes, trophées et plaques à présenter. Les juges décernent le grand prix à une carpe femelle de quatre ans.
Combien coûte l'achat d'une telle beauté ? *"Environ 7 millions de yens (plus de 53 000 €)"*, répond M. NISHIKAWA. *"Mais peu d'éleveurs seraient prêts à s'en séparer après tout l'investissement en temps et en argent qu'ils ont consacré à son élevage. Il vaut mieux commencer par un petit koï"*, poursuit-il en montrant les auvents ombragés sous lesquels reposent des dizaines de sacs de petits koïs pour environ 10 000 yens (environ 77 €).
Et lorsqu'on lui demande pourquoi les juges lui ont attribué le premier prix, l'homme hésite et cherche ses mots pour exprimer des concepts qui vont au-delà des simples critères techniques et qui s'appuient sur une appréciation plus profonde et plus intuitive de la beauté. *"Pour nous, Japonais, tout est lié à la coloration - la clarté des couleurs et la façon dont elles se mélangent les unes aux autres. Vous voyez ?"*, dit-il en désignant la cuve contenant le lauréat. *"Ensemble, le rouge, le noir et le blanc se combinent pour former un motif qui ravit le cœur. Si vous connaissez bien le nishikigoi, vous finirez par apprécier ces magnifiques motifs et la profondeur des couleurs"*, ajoute-t-il, tel un amateur d'art décrivant son tableau préféré.
La remise des prix est suivie d'une tombola, qui semble être presque aussi attendue que la remise des prix, et qui dure aussi longtemps. Les deux tables remplies de prix vont de sacs géants de nourriture pour poissons à des sacs de riz de 10 kg (fraîchement récolté), en passant par un four à micro-ondes et une télévision. Aucun de nos billets ne gagne quoi que ce soit. *"Mais vous avez eu beaucoup de chance aujourd'hui"*, sourit NISHIKAWA Seiichi. *"Vous avez eu une grande chance de découvrir une partie unique de la culture japonaise. Ce n'est pas tous les jours que les étrangers peuvent être témoins de quelque chose comme ça. Les nishikigoi sont très importants pour nous. Alors, s'il vous plaît, appréciez les koïs et profitez-en dès que vous le pouvez."* Il a bien sûr raison. Le privilège d'assister à l'exposition de carpes koïs était la meilleure des récompenses.

STEVE JOHN POWELL
& ANGELES MARIN CABELLO

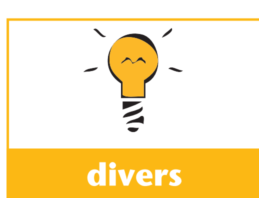
POUR S'Y RENDRE

DEPUIS LES GARES DE TÔKYÔ OU D'ÔSAKA, il suffit d'emprunter le Shinkansen jusqu'à Hiroshima. Changez pour la ligne Kure, en direction de Mihara et descendez à la gare de Kure-Portopia.
3-2-3 Tennôhama, Kure, Hiroshima 737-0875
www.kurepo.com



● **Atelier à distance : Écriture de haïku et tanka.** Brièveté de la forme, évocation des saisons, images poétiques fulgurantes : le haïku permet de s'exprimer sur les sujets de la vie quotidienne, les petits et les grands sentiments, le passage du temps...
2h - 35€TTC
www.espacejapon.com

● **Stage intensif de japonais pour débutant (en présentiel ou distanciel)** du 11 mai au 18 juin 2021 - 24 h - mar. et ven. 19h-21h - 299€ TTC.
www.espacejapon.com



● **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toute la France sur
https://toulousesakeclub.com

● **Atelier Kaba EURL Architecture et paysage**
- la création et la réalisation de jardins japonais.
- l'aménagement intérieur et extérieur résidentiel ou commercial.
tél : 01 4113 6005 contact@atelierkaba.fr http://atelierkaba.fr



Natto bio fabriqué en France
en vente sur
www.natto-dragon.com





Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :

- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises
HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)

Emploi	50€ttc	Amitié	40€ttc
Evénement	45€ttc	Logement	35€ttc
Cours	40€ttc	Divers	30€ttc



Abonnez-vous à la chaîne "**A la Japonaise**"
NIHONGOTHÈQUE & HUMEUR de Ritsuko
sur **YouTube**
#alajaponaise
あら



La distribution en continu

Vous gérez un commerce ou un établissement culturel / d'enseignement ? Contactez-nous pour distribuer le magazine dans votre espace.
courrier@zoomjapon.info Tél : 01 47 00 11 33

